

TEMPLON

II

BILAL HAMDAD

LE MONDE, 28 octobre 2025

Bilal Hamdad, « peintre de la vie moderne »

L'artiste peint le Paris des années 2020 comme Manet ou Degas celui du XIX^e siècle

EXPOSITION

Quand, plus tard, on voudra savoir quelle était la physionomie de Paris dans les premières décennies du XXI^e siècle, le mieux sera de se référer aux peintures de Bilal Hamdad. Une vingtaine d'entre elles, datant de 2020 à 2025, sont placées dans les collections permanentes du XIX^e siècle du Petit Palais. Elles sont justes et denses. Hamdad est, pour aujourd'hui, le « peintre de la vie moderne » que Charles Baudelaire avait reconnu en Constantin Guys et qu'ont été Gustave Courbet, Edouard Manet ou Edgar Degas.

Né en Algérie en 1987, Hamdad est passé par les Beaux-Arts de Bourges, puis ceux de Paris, dans l'atelier de Djamel Tatah. Il en sort diplômé en 2018 et se met au travail dans un garage de la banlieue devenu atelier collectif.

Ses sujets se trouvent partout dans la ville. Sur les quais des stations de métro souterraines et aériennes, aux terrasses des cafés, à l'intérieur de ceux-ci ou dans la moindre rue banale. Il suffit d'être attentif et de savoir regarder. Pour

prendre des notes visuelles, photographier est le plus simple. Encore faut-il savoir ensuite composer avec ces instantanés, et Hamdad excelle dans cet exercice. Les droites et les angles des architectures établissent une première géométrie. Hamdad en profite pour développer une perspective ou, plus souvent, préfère la frontalité de plans très nettement définis par les lignes de leurs bords. Les figures viennent habiter l'espace ainsi établi. Les vêtements, les accessoires, les attitudes, les activités, tout est d'aujourd'hui, capuches relevées et trottinettes. Les générations se croisent, de toutes origines géographiques et de toutes classes sociales. C'est, dans sa diversité, l'état actuel de la société française.

Cette exactitude ne suffirait pas cependant. Si les toiles s'imposent au regard, c'est par les relations entre lumières et ombres. Dans des espaces intérieurs et extérieurs assez peu éclairés, corps et objets existent grâce à l'intensité de leurs couleurs, une jupe rayée tricolore, un tee-shirt écarlate, un imperméable bistre, un chien blanc et noir. Cette observa-

tion se vérifie tous les jours dans la rue. Le temps où les costumes devaient être sobres et les robes discrètes est passé. De cette variété chromatique et de ses dissonances, Hamdad fait sa manière : un clair-obscur troué d'éclats stridents qui, de loin, attirent le regard, sans que l'unité de la toile en soit pour autant déstabilisée.

Références à demi cachées

Des références se repèrent. Certaines sont explicites. Dans *Odalisque*, Hamdad reprend l'affiche d'une exposition consacrée à François Boucher. Il place au premier plan d'une scène de café une coupe de mandarines et des verres qui rappellent le *Bar aux Folies Bergères* de Manet, dont la trace est présente dans d'autres toiles.

Les références peuvent aussi être à demi cachées à l'arrière-plan, citations à peine visibles tant elles sont estompées par la pénombre et fragmentaires. Ou elles sont à la fois flagrantes et travesties, de sorte qu'elles ne se repèrent que lentement : dans *Rive droite*, les personnages qui se pressent sur le trottoir devant la station Barbès-Rochechouart

sont disposés selon un schéma qui fait songer à *L'Atelier du peintre* de Courbet. Mais, dans un premier temps, la scène paraît si naturellement prise sur le vif que l'on ne voit pas qu'elle est née d'un travail de mise en place réfléchi et non d'un instantané surpris par chance.

Vélasquez est un autre de ses maîtres, le Vélasquez des *Ménines*, mais aussi celui des portraits en pied. Pour les têtes cadrées de près, on songerait plutôt à Géricault – et à Courbet encore. Non seulement Hamdad ne cherche en rien à masquer ce rapport à l'histoire de la peinture, mais il le revendique, autant dans ses propos que dans ses œuvres. S'il a séjourné à la Casa de Velazquez de Madrid, dont il revient, c'était pour aller aussi souvent que possible au Musée du Prado. Ce serait peu dire que, dans l'art actuel, une telle démarche est singulière. ■

PHILIPPE DAGEN

« Paname », au Petit Palais, Avenue du Président-Wilson, Paris 8^e. Du mardi au dimanche de 10 heures à 18 heures. Entrée libre. Jusqu'au 8 février 2026.